



AVIS

Le Parti communiste français étant dissous, toute activité communiste est interdite en France. Toute personne qui se livre à une activité communiste, qui fait de la propagande communiste ou qui tente d'en faire, bref, qui soutient, en quelque manière que ce soit, des agissements communistes, aide les ennemis de l'Allemagne.

Le coupable devra s'attendre à être condamné à mort par une Cour Martiale allemande.

Toute personne qui se trouve en possession de tracts antiallemands doit les remettre immédiatement au service militaire allemand le plus proche. Celui qui ne les aura pas livrés sera frappé d'une peine allant jusqu'à quinze ans de travaux forcés. J'attends de la sagesse de la population que chacun contribue à empêcher les éléments irresponsables de soutenir les ennemis de l'Allemagne.

Je vous mets en garde contre les suites graves qui doivent découler de l'attitude hostile des milieux communistes, non seulement pour les coupables eux-mêmes, mais encore pour la population entière du territoire occupé.

Paris, le 14 août 1941.

**Le Militaerbefehlshaber en France
Signé : VON STÜLPNAGEL
General der Infanterie**

André Kersazec

Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.

Le Chant des Partisans

5 décembre 1941, avant l'aube

Quand j'arrive à la conserverie de poissons, où je travaille, j'aperçois un attroupement devant les portes. Tout le monde se retourne quand j'arrive et me regarde dans un silence pesant. C'est Loïc qui finit par cracher le morceau.

- Gwendall est mort. Les flics l'ont buté dans l'impasse des Mouettes.

- Non ?

Mais les visages graves ne se dérident pas. Je commence à la sentir de nouveau, cette pointe qui me perce le cœur très lentement. Je l'avais déjà ressentie lorsque j'ai appris pour mon oncle, mes cousins et aussi mon père. L'air a du mal à rentrer, j'ai besoin de m'asseoir, cette pointe me cause une douleur de plus en plus atroce. Vu où il est mort, il aurait apprécié l'ironie de la situation. Gwendall, on l'appelait la *gouel*, c'était notre mouette à nous, qui pouvait avaler n'importe quoi et qu'on entendait rigoler jusqu'à l'île de Groix. Alors crever dans l'impasse des Mouettes, quelle rigolade ! Mais le cœur n'y est pas, et c'est les larmes qui montent. Pourtant je m'étais promis de plus pleurer, plus jamais devant les autres. Mais des fois, on ne décide pas.

Je me rappelle quand on s'est rencontrés la première fois avec Gwendal. C'était au local de l'antenne locale du PCF, le Parti, le 1er mai 1936. On était encore mômes à l'époque. Nos paternels nous avaient emmené à un grand repas. Les drapeaux rouge, les toasts à n'en plus finir, les discours, l'Internationale... C'était la fête alors, les grèves prolétaires éclataient de partout, on riait, on chantait. Mais la guerre est arrivée. D'abord c'était la guerre d'Espagne. Loin de nous, mais on s'impliquait pour les camarades espagnols. Le dimanche, on réunissait des provisions et des fournitures pour les embarquer sur un navire affrété par le Parti. Quand Maurice Thorez a annoncé la création des Brigades Internationales, mon oncle et mes cousins se sont engagés. Nous autres, les marmots, on aurait bien voulu y aller, mais on avait que 14 ans à l'époque. On pensait encore que faire la guerre était amusant. En 38, quand les brigadiers sont revenus en France, la plupart ont fini dans des camps à attendre que le gouvernement se décide. Ils ont été trahis par la Patrie qu'ils aimaient lorsque le Parti Communiste a été déclaré illégal. C'est le 23 août 1939 que ça a commencé, avec la signature du pacte germano-soviétique. Tout le monde criait la nouvelle dans les rues. Au bistrot ça gueulait sévère sur Daladier et Staline pour savoir qui l'avait fait à l'envers à l'autre. C'est là qu'on a connu nos premières bagarres "sérieuses", pas de celles où t'es bourré au chouchen, mais bien celle pour lesquelles le moindre mot de travers est un crachat au visage, un affront qui se règle à coups de poings dans les côtes. On s'est bien marré alors.

Mars 1940

Mon père est mort. Une grosse tempête, le chalutier retourné, ils ont repêché les corps à Pen'march. En Bretagne, ça arrive. Que la mer nous prenne des proches, c'est presque une habitude, une tradition, quelque chose d'ancré au plus profond de nous. C'est pas pour autant que ça ne fait pas mal. Pour joindre les deux bouts avec ma mère, ça a été un peu difficile, mais heureusement on a pu compter sur les camarades de Lorient. Le Parti était interdit, mais on ne peut pas interdire la solidarité ou les valeurs. J'ai dû me mettre plus tôt que prévu au travail, mais là encore, on me trouva une place dans la conserverie du port. C'est pas le plus agréable des endroits, le travail se fait toujours debout et l'odeur des abats de poisson est dégueulasse, mais je m'y suis fait, et puis Martin et Loïc y travaillent aussi, on passe de bons moments des fois. On parle de politique et de la guerre, on attend d'avoir l'âge pour devenir conscrits.

20 Juin 1940

- Les voilà !

Comme beaucoup de Lorientais ce jour là, je suis dans les rues à attendre l'arrivée des boches. Nous sommes encore tous sous le coup de la défaite, pas vraiment capables de bien comprendre tout ce que ce mot implique. Pour ma part, je suis d'autant plus sous le choc que mon anniversaire est le 2 juillet. Juste un mois. Il aurait fallu juste un mois pour que je fasse mes classes et parte sur le front. Ma mère dit que j'ai de la chance, mais je suis surtout en colère. La défaite, ça veut dire la dissolution de l'armée, donc plus de conscription. Plus de conscription, plus de combat. On regarde les boches défiler sur le quai des Indes sans pouvoir les en empêcher. Certains parlent d'entrer dans la clandestinité, de reprendre les armes, de monter sur un chalutier et rejoindre les Anglais. Certains sont déjà partis, mais pour la plupart on voit pas vraiment ce qu'on irait faire chez les rosbifs. Surtout que d'après ce qui est dit, les schleus ont prévu de construire une base à Keroman et personne ne va cracher sur du boulot aujourd'hui, exceptés quelques vieux camarades qui ont décidé qu'ils ne participeraient pas à la construction d'une base allemande sur le sol français. Certains pensent qu'on devrait aller plus loin, mais personne ne sait vraiment comment on pourrait prendre l'initiative.

23 juin 1941

C'est la première fois en deux ans qu'on est autant à se réunir. C'est un gros risque pour tout le monde, si les flics nous serrent, c'est directement au camp. Je croise des visages sur lesquels j'avais l'habitude de voir des sourires, mais la rigolade n'est pas au programme ce soir.

- Camarades !

L'ancien secrétaire de la section de Lorient prend la parole. Tout le monde se tait et écoute, même si on sait déjà ce qu'il va nous dire parce qu'on l'a tous lu et entendu hier : les Allemands envahissent l'URSS. C'était une surprise pour personne, tout le monde se demandait juste quand ça allait péter. Le père Staline, il avait

bien négocié son coup en nous vendant à Adolf, mais voilà que ça se retourne contre lui.

- Aujourd'hui, les communistes doivent se réveiller, sortir de l'ombre !

Les premiers sifflets partent, certains crient à l'hypocrisie. Avec raison. Les actions de sabotages, ça fait un moment qu'elles ont commencé. Par-ci par-là, quand on entend que des lignes ont sauté, que des rails ont été pliés, que des machines ne fonctionnent plus, quand les Anglais arrivent le matin même où un sous-marin boche prend la mer, on se doute bien qu'ils l'ont pas regardé sortir depuis Big Ben. Derrière tout ça, y a des résistants. Nous on se contente d'éviter de parler aux Allemands, on les ignore. Mais c'est sûr qu'on aimerait aller plus loin, moi en tout cas, j'ai envie d'agir, de faire partie de quelque chose de grand, d'être le prochain Estienne d'Orves ou colonel Fabien. J'étais trop jeune pour les Brigades Internationales, trop jeune aussi pour la guerre de 40, aujourd'hui je peux enfin agir pour mon pays et j'ai pas envie de rater le train.

1er novembre 1941

C'est la fête sur le port ce soir : le bloc Keroman I est terminé, une dizaine de milliers d'ouvriers sont dans les bars. Mais pour nous, c'est la conserverie d'abord. C'est un peu le souci quand on travaille avec la marée, le rythme change tout le temps. D'ailleurs depuis août, le rythme a bien changé pour nous, les communistes. C'est les camarades de Paris qui ont agit en premier. Un flingue, un schleu, deux balles, aucune hésitation. Est ce que l'Allemand l'avait mérité ? Je pourrais pas dire, mais en tout cas, c'est sûr que tous ceux qui se sont fait exécuter par les Allemands ne l'avait pas mérité non plus. Le suivant, ça a été le Feldkommandant de Nantes, Hotz. Là aussi, deux balles dans le bide. Je me mets à rêver d'avoir un pistolet moi aussi, et tuer des Allemands en allant au travail. Mais j'aurai du mal à me regarder dans la glace ensuite. Chaque allemand tué, c'est 50 otages exécutés, et en priorité des communistes. Le père de Martin s'est fait arrêter par les gendarmes - Français, eux - la semaine dernière, ça me peinerait d'être responsable de sa mort, même pour la Défense de la Patrie. Peut-être que c'est pour ça aussi que j'évite de toucher les armes. Peut-être aussi parce qu'on en a pas, des armes ?

Du coup, tout ce qu'on fait pour l'instant, c'est imprimer des tracts. Ils disent qu'on peut pas rentrer comme ça dans la lutte armée, qu'il faut qu'on prouve notre valeur en obéissant aux ordres d'abord, afin d'être sûr qu'on ne compromettra pas la sécurité de la cellule. Tu parles Charles ! Nous avec les copains, on a pas attendu l'autorisation de nos vieux pour commencer à faire des tracts. On s'est trouvé une petite planque, un peu d'encre, une presse et on imprime une à deux fois par mois. Bon c'est pas de la grande littérature, mais ça permet de montrer que les communistes sont toujours là ! On sait ce qu'on risque aussi. Rien que pour des tracts, c'est l'arrestation et le camp de prisonniers à croupir des mois, si on a de la chance. Mais bon, on est prudents et c'est pas demain que les allemands nous feront peur !

5 décembre 1941, 14h, cimetière de Lorient

Je regarde une dernière fois le cercueil qui descend en terre. Dedans il y a l'un de mes meilleurs amis. L'air a du mal à rentrer, j'ai besoin de m'asseoir. Il y a toujours cette pointe qui s'enfonce de plus en plus. La douleur me tire des larmes maintenant. Pas de tristesse non, un homme ça pleure pas. C'est juste de la douleur. On a le droit de pleurer pour la douleur, d'ailleurs c'est le corps qui pleure, pas moi. Après avoir jeté la poignée de terre, je rejoins les copains. Nos voix partent à l'unisson, bien que rendues blanches de chagrin.

*Quand nous en serons au temps des cerises
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur.
Quand nous en serons au temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur...*

Je m'étais promis de pas pleurer, mais ça sort quand même. Je pleure pour Gwendal, pour ces parties de pêches qu'on fera jamais, pour mon père, pour mon oncle et mes cousins, pour toutes les autres familles de communistes. Et je me promets que les boches payeront cher chacune de ces larmes.

5 décembre 1941, 17h30

Maison close « les Délices de l'Orient »

Ici, il fait bon et chaud. On peut boire et les filles nous sourient, papotent avec nous. Ici, c'est les *Délices*, un p'tit bordel du quartier du port. C'est pas le lupanar grand luxe car la patronne, madame Germaine, elle fait pas dans le beau monde. L'ambiance est presque familiale, toujours les mêmes gueules, les mêmes horaires, les mêmes habitudes. Ici, on discute pas de politique sinon c'est la porte. Et c'est la même pour tout le monde : les jeunes, les vieux, les Français et... les Allemands. Ouais, c'est ça aussi les *Délices*, c'est ouvert à tous. En même temps, est ce que la patronne a vraiment le choix ? Normalement les boches ont leur propre bordel avec des filles rien que pour eux. Mais faut croire que l'ambiance est meilleure aux *Délices*. C'est vrai que rien que la décoration vous transporte ailleurs, et puis les filles...

D'abord y a Mathy, celle qui ferait grande dame si elle était mieux née. Elle est pourtant jeune mais quand elle marche, mes yeux viennent contempler son mouvement de jambes, sa chute de reins. Elle me fait penser à ces chattes qui viennent se frotter à mes jambes, demandent des caresses, et puis au moment où je me baisse pour leur donner, s'éloignent et tournent leur tête vers moi avec un demi-sourire et un clin d'œil. Des gars qu'ont la mâchoire qui tombent en la regardant, j'en ai vu. Les plus fragiles ont des bouffées de chaleur, deviennent rouge, et baragouinent n'importe quoi. C'est un sacré spectacle la Mathy, rien qu'à l'accueil !

- Salut André ! On arrive tôt aujourd'hui ! Tu as déjà grignoté ?
Je secoue la tête. D'habitude je ne suis pas le derniers à entamer la discute sur une bonne blague, mais aujourd'hui, le cœur n'y est pas. Mathy le voit bien et le comprend.

- Installe toi, je vous amène un p'tit gueuleton.

Je lui regarde le bas du dos quand elle part. Le p'tit gueuleton, c'est du pain, des sardines et du cidre. Pas à dire, on est gâtés aux *Délices*. Ça fait partie du marché que j'ai avec la patronne, madame Germaine. Les sardines, c'est moi qui les ramène depuis l'usine. Tant qu'on ramène pas de maquereaux comme dit la patronne, on a droit à des petites attentions. Mais pas de passe à l'œil !

Le trafic de bouffe, je sais qu'on est pas les seuls à faire ça. Si le cidre vient de Lanester, le schnaps lui il est pas breton ! Celui qui l'amène, c'est Wolfgang, un habitué. Et également sous-marinier Allemand. J'aime pas les schleus, mais lui, je l'aime bien. Déjà il parle français. Avec l'accent, mais on le comprend quand même. Ensuite, il vient pas chercher des noises en nous parlant de son « Fureur ». Il respecte la politique de la maison et ne va jamais aller s'asseoir à une table sans être invité. C'est pas tous les Boches qui ont cette attention. Enfin, le Wolfgang, c'est un marin. Il sait ce que c'est le gros temps, la gerbe, et la mer qui dessale les copains. Quand il nous parle de son village, j'ai l'impression d'être à Loctudy ou Doëlan, l'accent en plus. C'est là que je me dis que la guerre nous pourrait tous. Wolfgang, j'en suis sûr, il aurait eu le choix, il serait déjà au Parti. Mais en attendant, il est Allemand à Lorient, et il semble en pincer pour Jenny.

Elle, c'est la timide, l'ingénue, la petite innocente qu'on a envie de câliner. Elle a toujours le sourire et un regard très tendre. Mais depuis que son cousin est là, elle sourit un peu moins. Son cousin c'est Maurice, dit Momo. On le voit pas beaucoup, seulement à l'ouverture, ou quand il faut ramener une caisse de la cave. Il s'occupe du ménage et du service et parle pas beaucoup, Jenny nous demande de pas faire attention à lui, apparemment il serait un peu retardé. En tout cas, Wolfgang l'a remarqué aussi et il apprécie pas trop l'irruption du cousin dans les *Délices*. A mon avis, s'il le chope dehors, il va le castagner. Je sais pas si je devrais m'interposer. Parce que même si ça me gêne qu'un Boche se permette de faire ça, là, c'est d'abord une histoire de cœur. Avec une pute en plus. J peux pas dire que je sais ce que ça fait vu que j'ai jamais sauté le pas. Avec une fille j'veux dire. Je sais pas pourquoi, mais j'ai toujours eu un peu peur de me trouver seul avec une fille au plumard. Je sais comment faire mais ... j'ai jamais sauté le pas c'est tout, même ici aux *Délices*.

Sauf qu'aujourd'hui, je viens d'enterrer mon meilleur ami. Aujourd'hui la vie m'a prévenu ce que ça voulait dire être un homme. Elle m'a fait savoir que le prochain, ça pourrait être moi. Alors j'ai décidé de passer le cap moi aussi. Pour ma première fois, je vais choisir Mathy. Loïc m'a décrit la manière dont elle bouge ses hanches, et je me suis déjà réveillé honteux en y pensant. Je me rends compte que j'ai déjà bien bu, et que je suis sans doute un peu éméché. Tant pis ! Faut que je le fasse. Plus le choix, pas question de se défilier. Bizarrement, quand je me lève pour aller la voir, c'est à Gwendall que je pense, et je me dis que le courage, ça peut se voir ailleurs qu'à la guerre. Chacun de mes pas est calculé pour que je trébuche pas tandis qu'elle me regarde approcher, l'air interrogateur sur son visage souriant. Je balbutie un peu, les mots ont du mal à sortir. Mais elle ne dit rien. Elle sourit et elle comprend. Elle me parle en me caressant la joue, me dit de me détendre d'abord, de boire quelques coups. Elle me raccompagne à la table sous le rire goguenard des habitués. Je lève silencieusement mon verre à la mémoire de Gwendall. Mathy me caresse gentiment la

main de temps à autre, je me sens bien.

Madame Germaine passe échanger quelques mots de temps à autre, surveillant Momo du coin de l'œil, s'assurant qu'il gêne le moins possible la clientèle. Un vieil Allemand en civil, que tout le monde appelle Otto débarque, puis un monsieur avec l'accent du sud. Du coup madame Germaine nous lâche, car les gros poissons viennent de sauter dans le filet.

Le gros Otto est tout sourire et tout miel, et soudainement toute ma bonne humeur s'évapore. De quel droit il ose sourire alors que nous, on enterre nos morts ? Je me crispe sur mon verre et le termine d'un cul sec. Mathy a senti que quelque chose n'allait pas, mais elle ne cherche pas à savoir ce qui se passe. Elle me laisse à table et part avec l'homme avec l'accent du sud.

Une seconde bouteille passe. Wolfgang entre à son tour dans le bordel, et part avec Jenny. Mathy enchaîne sur Otto. Deux boches qui passent avant moi !

Je commence à m'énerver un peu. Je sais qu'après eux, Mathy viendra me chercher. Quelques verres et la voilà qui remonte déjà, seule. Je rigole un peu en me disant que le gros schleu tient pas la route. Faut dire qu'à cette heure-ci on n'est plus vraiment nombreux dans le bar. Les filles, Madame Germaine, les allemands, Momo et encore quelques habitués sur le départ. Wolfgang remonte lui aussi et se met au bar, tapant la causette à la patronne, sûrement pour savoir ce qu'il peut négocier en échange de son Schnaps. J'ai la tête qui commence à tourner. Je porte encore un verre à mes lèvres, m'abandonnant à la contemplation, attendant patiemment que vienne mon tour d'être seul avec une femme, pour enfin être pris pour un homme !

Jenny refait son apparition elle aussi. Elle a le sourire aux lèvres. Jusqu'à croiser le regard de Momo. Il lui fait un signe, lui chuchote à l'oreille, se tient la jambe et voilà qu'ils s'en vont tous les deux. Bien sûr ça fout Wolfgang en pétard ! On le voit rien qu'à la manière dont il tire sur sa clope et sa mâchoire qui se balance de droite à gauche. Ils ont leurs sous-marins, leurs tanks et leurs avions, mais c'est pas grâce à ça qu'ils auront nos femmes.

- André, va donc te mettre à l'aise, Mathy va arriver !

Je comprends le signal et me dirige vers les chambres. J'ouvre la porte de la première, mais elle est déjà occupée par le gros Otto, qui émet un ronflement sonore. Je ne souris plus maintenant. Je ne sens même plus l'alcool, juste cette rage qui monte. Je regarde son visage endormi et je ne peux pas supporter l'air satisfait de ce salaud de Boche. Je m'approche de lui, il ne bouge pas et reste endormi. L'image de Gwendall me vient. Du rouge danse devant mes yeux. Je me retrouve juste à côté de lui, mon Opinel ouvert à la main. Surtout, il ne faut pas qu'il fasse de bruit. Je plaque une main sur sa bouche, des yeux épouvantés s'ouvrent et mon couteau s'enfonce d'un coup sec dans sa poitrine. Il agite ses bras, tente de se dégager, mais je suis trop fort pour lui. Lui manie un crayon, moi des caisses de poissons. J'enfonce l'Opinel une seconde fois, puis une troisième. Il ne bouge plus.

Je me relève en tremblant. Voilà, je l'ai fait. J'ai tué mon premier allemand. Mon cœur cogne comme un fou dans ma poitrine. J'entends Mathy qui arrive, je dois faire vite. J'enlève mon couteau du cadavre et le range dans ma poche. Je sors. Personne ne m'a vu. J'essaie de faire le moins de bruit possible en regagnant l'autre chambre. Les larmes me viennent aux yeux et je sens que quelque chose remonte. Je me contiens. Il faut que je me contienne. Mathy

arrive et je lui souris, tout va bien. Mathy me chuchote des choses, elle me caresse et je sens ses mains là même les miennes ont honte d'aller.

Pourtant ... pourtant ça ne va pas. Mathy s'en aperçoit et tente de me rassurer. Elle me dit que c'est normal, que ça arrive à tout le monde.

Non.

Non. Ce que j'ai fait n'arrive pas à tout le monde.

J'ai tué un allemand.

Mathy se rhabille, comprenant que ça ne viendra pas. Nous restons tous les deux allongés sur le lit.

J'ai tué un allemand et je viens de condamner cinquante français à une exécution sommaire.

J'ai tué un allemand et j'assassine cinquante de mes compatriotes.